Petite visite guidée des alternatives jardinées…

Thierry PAQUOT

« Cité-jardin. Utopies littéraires et expérimentations sociales autour des villes végétales », vaste et magnifique sujet auquel je ne peux répondre qu'avec une brève introduction impressionniste… En effet, comment procéder autrement, compte-tenu de l'amplitude d'une telle thématique ? Je ne vais pas me risquer à établir l'impossible généalogie « naturaliste » des utopies, pas plus qu'entrer dans le détail de tel ou tel imaginaire d'auteur.

L'utopie est un genre littéraire inventé par Thomas More et Érasme, marqué par la publication en 1516 en latin d'*Utopia*, récit en deux parties. La première dénonce les iniquités du présent, comme par exemple, le mouvement des « enclosures » qui transforme en vagabonds des petits agriculteurs qui jusqu'alors survivaient grâce aux communaux et qui doivent dorénavant subir l'enfermement dans les *workhouses* ou le gibet. N'ayant pas les moyens de payer une clôture, ils doivent vendre leurs parcelles… Thomas More explique que ce sont à présent les moutons qui dévorent les hommes… La seconde partie est le témoignage de Raphaël Hythlodée, navigateur, bras droit d'Amerigo Vespucci, qui découvre une île ne figurant sur aucune carte, où le système social se veut égalitaire ou du moins plus juste que celui de l'Angleterre d'alors. La propriété privée, l'or et la monnaie sont abolis et les guerres réglées diplomatiquement ou en usant de mercenaires, car il n'y a pas d'armée. La majorité de la population effectue six heures de travail agricole chaque jour et réside dans l'une des cinquante-quatre villes semblables de l'île. Le logement est attribué par tirage au sort pour dix ans afin de contrer le sentiment de propriété privée, les serrures sont inconnues car il n'y a pas de vol, l'on prend ses repas dans des restaurants du quartier à des tables intergénérationnelles, chaque maison possède un jardinet, le temps libre sert à son propre épanouissement, la collectivité prend soin des malades et des personnes âgées. Le succès de ce livre est impressionnant et devient une sorte de modèle pour la rédaction d'autres « utopies » d'autant qu'il ne tarde pas à être traduit en de nombreuses langues. Un libraire viennois, en 1911, dénombre 1 150 titres de récits utopiques, dont deux seulement sont rédigés par des femmes. J'ai pu écrire que l'utopie était un « moment masculin et occidental de la pensée politique », naissant au XVI^e^ siècle et s'épuisant à la fin du XIX^e^ siècle, abandonnant la place à la science-fiction d'une part et aux communismes pratiqués d'autres part, qui mirent à mal l'idée même d'utopie, avec leurs systèmes répressifs, totalitaires, concentrationnaires et criminels… Le XIX^e^ siècle a vu l'expérimentation de nombreuses utopies, principalement aux États-Unis, un monde nouveau où il était possible de pratiquer de nouvelles façons de vivre en petites communautés plus ou moins autogérées, même si ce mot n'existait pas… Robert Owen et *New Harmony*, Étienne Cabet et son Icarie, Charles Fourier et son phalanstère accordent aux jardins une place essentielle, non seulement pour la production agricole

Cité-Jardin. Utopies littéraires et expérimentations sociales autour des villes végétales, sous la direction de Thierry Roger (URN, CÉRÉdI), avec la collaboration d'Yvette Vaguet (URN, IDÉES) et Charly Machemel (URN, CETAPS).
(c) Publications numériques du CÉRÉdI, « Actes de colloques et journées d'étude (ISSN 1775-4054) », n° 38, 2026.

(vergers et maraîchage), mais aussi pour la beauté et le calme que la nature procure à chacun. Dans *Voyage en Icarie*, le héros arrive à Icara :

> Quoique habitué à la belle culture et à la belle campagne d'Angleterre, je ne pouvais m'empêcher de pousser des cris d'admiration en voyant la perfection de la culture icarienne et la ravissante beauté de la campagne, cultivée jusqu'au plus petit coin de terre, couverte de moissons naissantes, de vignes, de prairies, d'arbres fleuris, de bosquets, de bois qui semblaient plantés pour le plaisir des yeux, de fermes et de villages, de montagnes et de côteaux, de bestiaux et de travailleurs[1].

Plus loin, pénétrant dans la « ville-modèle », il est conquis :

> Plus je voyais ces jardins, plus ils me paraissaient délicieux ; ces gazons, ces roses et ces fleurs de mille espèces, ces arbustes fleuris, ces murs couverts de jasmins, der vignes, de lilas de Judée, de chèvre-feuille, en un mot de verdure coupée de mille couleurs, cet air embaumé, ce tableau de travailleurs et d'enfants, tout cela formait un ensemble ravissant[2].

Robert Owen envisage d'entourer chaque « communauté coopérative » de 500 à 700 hectares de champs, bois et jardins cultivés par les villageois. Malheureusement la production agricole ne pourra jamais satisfaire les besoins des habitants et il faudra se procurer sur le marché les biens alimentaires des coopérateurs. Charles Fourier, dans *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire*, qu'il publie en 1829, s'attarde sur « l'éducation sociétaire » et écrit : « L'enfant doit exercer. Deux sens actifs, goût et odorat, par la *cuisine*. Deux sens passifs, vue et ouïe, par l'*opéra* et le sens du tact dans les travaux où l'individu excelle[3]. » La cuisine ne consiste pas seulement en la maitrise de la rôtisserie ou de la satisfaction de la gourmandise, mais aussi dans le pratique du jardinage…

Les pédagogies qu'ils valorisent attribuent au jardinage un rôle majeur dans les apprentissages, en effet, tout enfant grandit en lui-même en éprouvant, aussi doit-il *faire* pour *savoir*… La majorité des utopies écrites et surtout l'écrasante majorité des utopies réalisées sont agro-artisanales, parfois avec une urbaphobie revendiquée.

L'on considère généralement *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* de Louis Sébastien Mercier (1740-1814) publiée en 1771, comme le premier roman d'anticipation. Le narrateur s'endort en 1770 et se réveille 670 ans plus tard dans une société débarrassée de tous les arbitraires. Dans la réédition de 1799, l'auteur note :

> Je réimprime un rêve qui a annoncé et préparé la révolution française […] une prédiction qui embrassait tous les changements possibles. […] Je suis donc le véritable prophète de la révolution[4].

Or son rêve n'est en rien révolutionnaire : la constitution de la famille, la propriété, la libre entreprise, la monarchie, l'Église, demeurent comme au temps de Louis XV, seuls les « progrès » scientifiques sont honorés et génèrent quelques applications bénéfiques à chacune et chacun. C'est dans le chapitre VIII, « Le nouveau Paris » que le narrateur découvre une ville embellie qu'il ne reconnait pas :

> Quel plaisir ce fût pour moi, qui aime la vue et le bon air, de rencontrer une terrasse ornée de pots de fleurs et couverte d'une treille parfumée. Le sommet de chaque maison offrait une pareille terrasse, de sorte que les toits, tous d'une égale hauteur, formaient ensemble comme un vaste jardin, et la ville aperçue du haut d'une tour était couronnée de fleurs, de fruits et de verdure[5].

---

[1] Étienne Cabet, *Voyage en Icarie*, Paris, Au bureau du Populaire, 1845, p. 12
[2] *Ibid.*, p. 49.
[3] Charles Fourier, *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées*, réédition, préf. M. Butor, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque romantique », 1973, p. 269-270.
[4] Louis Sébastien Mercier, *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* [1771], réédition avec une introduction et des notes par Christophe Cave et Christine Marcandier-Colard, Paris, La Découverte, 1999.
[5] *Ibid.*, chapitre VIII.

Poursuivons avec un autre roman d'anticipation rédigé par Tony Moilin, *Paris en l'an 2000*, publié en 1869. Médecin, il enseigne à l'école de médecine de Paris où il a pour étudiant Paul Lafargue, le gendre de Marx, il est l'auteur de plusieurs ouvrages de médecine, dont les *Leçons de médecine physiologique*, qui lui assurent une certaine notoriété. Ardent défenseur de la Commune de Paris, il est arrêté, puis fusillé le 28 mai 1871, juste après avoir pu épouser sa compagne enceinte… *Paris en l'an 2000* est un bref ouvrage décrivant une société démocratique et socialiste, qui passe en revue la plupart des thèmes sociétaux (l'industrie, le commerce, l'agriculture, les salaires, la propriété, la monnaie, le mariage, l'instruction, le gouvernement, la majorité, le mariage, l'enterrement, le calendrier, etc.). Il s'inspire directement de Charles Fourier pour les rues-galeries qui relient tous les bâtiments entre eux à la hauteur du premier étage. Ce sont de véritables salons à l'abri des intempéries. La végétation n'est guère prise en considération. Il faut attendre les paragraphes consacrés aux « plaisirs » pour que l'auteur s'inquiète des distractions des habitants, qui recherchent la compagnie, aussi fréquentent-ils les rues-salons, les cafés, les théâtres, les salles de bal… Il note, sans trop entrer dans le détail :

> Là, c'est un grand jardin d'hiver, aux frais ombrages, aux fontaines jaillissantes, et où les plantes tropicales épanouissent leurs luxuriantes végétation et remplissent l'atmosphère de la sauvage senteur des forêts[6].

Il poursuit, quelques lignes plus loin : « Ailleurs, ce sont des serres toutes fleuries qui épanouissent leurs mille bouquets odorants, et rivalisent d'éclat et de fraîcheur avec les fleurs artificielles ornant la tête et le sein des femmes[7] ». Il remarque que les Parisiens « adorent » la campagne, « non pour y vivre », précise-t-il, mais « pour y passer quelques heures seulement », il n'a pas dû se joindre aux cohortes de Parisiens et Parisiennes qui chaque dimanche se précipitent dans les bois de Vincennes et de Boulogne et aux bords de la Marne, dans les guinguettes…

Abordons maintenant un « roman fouriériste », *Travail* d'Émile Zola. Il appartient à la série inachevée « Les Quatre Évangiles », qui fait suite aux *Trois Villes*, avec *Fécondité* (1899), *Travail* (1901) et *Vérité* (1903), *Justice* n'a pas été écrit, Zola ayant été asphyxié le 29 septembre 1902, à l'âge de 62 ans. C'est la seule tentative d'anticipation qu'effectue Zola, il y décrit une société future électrifiée par l'énergie solaire, y compris les voitures. Pour sa rédaction, à son retour d'exil à Londres, il lit une brochure d'Hippolyte Renaud (*Solidarité : Vue synthétique sur la doctrine de Charles Fourier*), *La Société future* de Jean Grave, *La conquête du pain* de Piotr Kropotkine, *Cent ans après ou l'an 2000* de Bellamy et *La Richesse au service du peuple : le Familistère de Guise* et les *Solutions sociales* d'André Godin. Il a également longuement questionné Jean-Baptiste Noirot (1822-1904), un fouriériste, ancien percepteur, partisan du « garantisme » et visité l'usine sidérurgique Holtzer à Unieux et le familistère Godin à Guise. Il oppose l'Abîme à La Crècherie, l'usine sombre, sale, bruyante, à l'organisation disciplinaire à l'usine propre, silencieuse, aérée, équipée de machines qui allègent les tâches des ouvriers qui travaillent quatre heures par jour… Le travail qui aliène le travailleur est aussi celui qui peut le sauver et l'émanciper s'il devient attractif et créatif. Les habitations, tout comme la Maison-Commune, le dispensaire, les magasins généraux, sont dispersées dans la campagne et bénéficient du bon air et d'un jardin. Sur ce point, il n'adhère pas à l'habitation collective du phalanstère fouriériste ou du familistère que Godin édifie à Guise, mais aux maisons individuelles, comme Kropotkine ou Howard les imaginaient,

[6] Tony Moilin, *Paris en l'an 2000*, Paris, Chez l'Auteur et la Librairie de la Renaissance, 1869, p. 175.
[7] *Ibid.*, p. 176.

éparpillées dans la nature. C'est un roman, parfois naïf, qui reprend les habituelles préoccupations de Zola : le bonheur, la science, le milieu, la race, l'hérédité. Le biographe de Zola, Henri Mitterand considère que *Travail* est l'anti-*Germinal*. Il est vrai qu'entre la rédaction de ces deux romans, il devient amoureux de Jeanne, sa lingère, il a quarante-huit ans et elle vingt-et-un. Elle sera la mère de ses enfants, Denise et Jacques. Au fil des années, Alexandrine acceptera cette bigamie et reconnaitra les enfants qui deviendront les héritiers de leur père. Il mise sur le progrès pour accéder au bonheur… L'architecte lyonnais Tony Garnier conçoit sa *Cité industrielle*, qu'il commence à élaborer en 1904 à la villa Médicis de Rome et publie en 1917, à la suite de sa lecture de *Travail*. Du reste, sur les façades des immeubles sont gravées des citations extraites du roman…

À dire vrai, ces trois textes « utopiques » ou d'« anticipation » n'accordent pas vraiment à la nature en ville une place de choix, alors même que l'urbanisation chaotique s'empare du monde, transforme les paysages au nom du productivisme et n'améliore pas vraiment les conditions de vie des citadins alors que l'hygiénisme se met en place dans les grandes villes, aspirant à lutter contre l'insalubrité des logements et autres taudis et à contrecarrer les épidémies de choléra et les ravages de la tuberculose. La troisième pathologie meurtrière est alors la syphilis. Certains préconisent des logements aux larges baies vitrées, afin que le soleil y pénètre aisément et que les courants d'air chassent les miasmes qui s'entassent dans les pièces, le tout-à-l'égout, les toilettes, etc. Ces derniers éléments de confort mettront presqu'un siècle à se généraliser à Paris, pourtant capitale d'un empire. À la différence de Londres, bien pourvue en parcs et jardins, Paris n'a que quelques squares et parcs que Napoléon III va imposer à Haussmann. N'oublions pas son exil à Londres où il a tant apprécié la riche végétation. Alphand est l'artisan de ce « plan-vert » qu'Haussmann a planifié à une moindre échelle que Londres et d'autres villes du Royaume-Uni où les parcs accueillent une population laborieuse désireuse de loisir après la servitude usinière… L'ouvrage du docteur Richardson, *Hygeia. A City Health*, qu'il publie en 1875[8], décrit une ville-clinique où tout est conçu pour traiter les pollutions habituelles qui transmettent ce que l'on ne nomme pas encore les « microbes » (terme du médecin militaire Charles-Emmanuel Sédillot en 1878)… Plan géométrique pour ventiler au mieux les voies de circulation, plantation d'arbres le long des boulevards, jardin autour de chaque bâtiment, asphalte sur le sol pour emprisonner les poussières, tramway souterrain pour éviter la pollution sonore, toits-terrasses jardinés, vide-ordures dans chaque cuisine pour évacuer les déchets organiques dans des poubelles installées dans le sous-sol, matériaux de construction imputrescibles, air « purifié et ozonisé ». Personne ne fume, ne boit d'alcool (il n'y a pas de bar), les rues sont silencieuses car les usines sont à l'extérieur de la ville. Chaque quartier possède un hôpital où chaque chambre est aseptisée dans des unités de soins à « taille humaine » noyées dans un jardin. Des établissements spécifiques reçoivent les « impotents et les vieillards » et d'autres « les indigents », avec « respect et affection ». Les exercices corporels sont prescrits dès l'école élémentaire…Voilà une ville-clinique saine, pas vraiment hospitalière et ouverte aux paradoxes des habitants et à leurs aspirations transgressives, joyeuses ou routinières…

Edward Bellamy (1850-1898), journaliste américain, propose en 1888 avec *Cent ans après ou l'an 2000*, une uchronie sociale. Le héros (Julian West) s'endort à Boston en 1877 et se réveille en 2000 et découvre une autre ville et une autre société. Son hôte le conduit sur la terrasse de sa maison qui offre une vue panoramique sur la ville :

[8] Voir ici même l'article de Patrick Matagne.

> À mes pieds s'étendait une grande cité sur des milles et des milles. Dans toutes les directions de larges avenues plantées d'arbres et bordées de belles constructions qui, pour la plupart, ne formaient pas des blocs continus, mais qui étaient dispersés dans des jardins grands et petits. Chaque quartier avait de grands squares ombreux où des statues, des fontaines, brillaient au soleil couchant. De superbes édifices publics, d'une grandeur colossale et d'une architecture magnifique, inconnue de mon temps, dressaient de tous côtés leurs masses imposantes. Assurément, je n'avais jamais vu cette ville, ni rien qui put lui être comparé. Levant enfin les yeux vers l'horizon, je regardais du côté de l'ouest : ce ruban bleu se glissant sinueusement vers le couchant, n'était-ce point la rivière Charles ? Je me retournai vers l'est ; c'était bien le port de Boston encadré entre ses promontoires et ses îlots : pas un ne manquait à l'appel[9].

Dans sa riche étude, *La Genèse de l'esprit de révolte dans la roman américain 1875-1915*, Marianne Debouzy recense une cinquantaine de « romans utopiques » entre 1884 et 1900 aux États-Unis, et c'est incontestablement *Looking Backward* qui obtient le plus de succès, non seulement au niveau des ventes (210 000 copies vendues en décembre 1889, 352 000 en août 1890, un million avant la fin du siècle, sans compter les nombreuses traductions), mais par son influence politique tant auprès d'autres intellectuels (le romancier William Dean Howells, qui publie *A Traveller from Altruria* en 1894, le célèbre écrivain Mark Twain, le sociologue Thorstein Veblen et tant d'autres), que de simples citoyens qui se réunissent dans des clubs « nationalistes » afin de diffuser les idées revendiquées dans le roman (le premier ouvre à Boston en 1888, l'on en dénombre 163 en 1891 sur l'ensemble du pays et plusieurs en Grande-Bretagne, mais le mouvement s'essouffle vite et en 1894, la plupart de ces clubs ne fonctionnent plus). Un Parti nationaliste voit même le jour en 1892, composé de petits fermiers et d'ouvriers, généralement chrétiens, comme Bellamy, résolument non-marxistes et pacifistes. Arthur Lipow parle de « *Communion and "unitary Democracy"* » lorsqu'il explique cette religion, quelque peu naïve, où se mêle des éléments rousseauistes (la perfectibilité de l'être humain, « bon » naturellement et corrompu par « la société »), chrétiens (la place centrale de la communion) et biologiques (l'apologie de la stirpiculture, inspirée d'Oneida et de son fondateur John Humphrey Noyes). Souhaitant fonder le culte de « la solidarité », Edward Bellamy, qui a déjà publié un essai sur ce thème en 1874, y revient dans un épais roman, mal fagoté, au style laborieux, *Equality* (1897), qui se veut la suite de *Cent ans après*, dans lequel il reprend les principales propositions de son uchronie économique et y déclare que « La révolution fit de nous tous des capitalistes. Le changement produisit un régime de propriété entièrement nouveau qui n'aboutissait en aucune façon à la négation du droit de propriété ».

Malgré son incontestable succès, ce roman a aussi été contesté. À la suite de Vernon Louis Parrington, plusieurs voix discordantes se font entendre aux États-Unis pour tourner en dérision le « fameux » roman ainsi, par exemple, *Looking Further Backward* (1890) de Arthur D. Vinton, *The True Author of Looking Bacward* (1890) de Madame John B. Shipley et *Looking Within* (1893) de J. W. Roberts. En Grande-Bretagne, William Morris[10] (1834-1896), l'initiateur du mouvement *Arts and Crafts*, fondateur de la Morris Firm, coopérative d'artisans/artistes, qui de 1859 à 1883, va proposer à tout individu – y compris le moins fortuné – des objets à la fois beaux et utiles. Admiratif de John Ruskin, il s'intéresse à Robert Owen, William Cobbett et Karl Marx, dont il lit *Le Capital* en français, en 1883. En 1885, il participe activement au lancement de la Socialist League et publie de nombreux articles dans sa revue, *The Commonweal*. À plus d'une reprise, il soutient financièrement à la fois le parti politique et sa publication. À la suite

[9] Edward Bellamy, *Cent ans après ou l'an 2000* [1888], traduit de l'américain par Paul Rey, Paris, Dentu, 1991, réédition avec une introduction de Thierry Paquot, Gollion, Infolio, 2008, p. 54.
[10] Voir ici-même l'article d'Anne Coste et de Nicolas Dubus.

de sa lecture de l'ouvrage de Bellamy, il en dénonce les arguments lors d'une conférence du 12 mai 1889, dont il ne reste aucune trace et dans un compte-rendu, publié dans *The Commonweal* du 22 juin 1889. « Il faut, écrit-il, s'occuper d'autant plus de ce livre qu'il est dangereux. » Plus loin, il remarque :

> On peut dire que le tempérament de Bellamy, dépourvu du sens historique et artistique, est parfaitement satisfait de la civilisation moderne, pourvu que l'injustice, la misère et les déchets de la société en classe soient supprimés ; ce demi-changement lui semble possible. Le seul idéal qu'il propose est celui du membre laborieux de la classe moyenne[11] […].

Il se moque de son « armée du travail », dans laquelle on occupe un même emploi pendant plus de vingt ans. En effet de 21 ans à 45 ans chacune et chacun travaille pour l'État dans l'une des quatre classes de cette armée des travailleurs. De même, il s'étonne que la liberté des individus dépende d'un État tout puissant… De même, il est effrayé par le poids de « la civilisation mécanicienne » et par la concentration de la population dans une immense ville. Dans la foulée, il rédige lui aussi une uchronie critique et radicalement opposée de celle qu'il vient de lire avec déception et colère. *News From Nowhere* est publié en feuilleton dans *Commonweal* en 1890 et paraît en volume, de manière pirate, à Boston en 1891, chez l'ennemi ! Les *Nouvelles de nulle part* content l'histoire de William qui après une soirée passée à discuter d'une société meilleure avec ses amis de la Ligue socialiste, regagne son domicile, dans la banlieue de Londres, s'endort…et se réveille en 2003 ! Il découvre alors un pays bucolique, une Tamise propre, des gens sains, beaux, souriants et prévenants et une société sans monnaie, sans prison, sans école, sans gouvernement, sans propriété. Chacun choisit son travail et peut en changer, à sa guise. Du reste, le travail n'est plus contraignant, il s'apparent à la création, ce qu'on fabrique est beau. Les industries n'existent plus, les machines se sont arrêtées depuis longtemps, les nuisances et pollutions qu'elles généraient ont également disparu. Un vieil historien du British Museum, Hammond, explique au narrateur qu'après une période troublée et violente, les travailleurs ont massacré les riches propriétaires au cours d'une émeute, en 1952, qui mit fin à la tyrannie des puissants. Déjà en 1880, lors d'une conférence intitulée « The Beauty of Life », William Morris déclarait :

> Je pensais que civilisation signifiait conquête de la paix, de l'ordre et de la liberté, bonne entente entre les hommes, amour de la vérité et haine de l'injustice, en résumé une bonne vie nourrie de ces valeurs, libérée de la lâcheté et de la peur, mais riche en événements. Voilà comme je définis la civilisation, et non par l'accumulation de sièges rembourrés et de coussins, de tapis et de gaz de ville, de viandes délicates et de boissons fines et, enfin, par des différences toujours plus aiguës entre les classes[12].

On voit qu'il maintient ce cap en s'opposant à Bellamy. À la différence de ce dernier, c'est un grand lecteur. Il affectionne *L'Utopie* de Thomas More, apprécie *After London, or Wild England* (1885) de Richard Jefferies (1848-1887), à qui il emprunte certaines descriptions de la nature, de maisons et de leurs toitures, et surtout s'affiche « socialiste » et artiste. Son socialisme lui fait rejeter le capitalisme – certes d'État – vanté par Bellamy. Sa conception de l'art l'empêche d'adhérer à l'univers fade et sans aucune recherche esthétique décrit dans *Cent ans après*. William Morris inscrit sa « fable utopique » dans une histoire sociale, à la différence de Bellamy et surtout attribue à l'art une dimension existentielle et révolutionnaire qui n'est pas même entrevue chez Bellamy. Il reproche à

[11] Voir *Commonweal*, volume 5, n° 180, 22 June 1889, en ligne : https://www.marxists.org/history/international/social-democracy/commonweal/1889/, page consultée le 30 septembre 2026. Nous traduisons.

[12] Conférence publiée dans William Morris, *L'Âge de l'ersatz et autres textes contre la civilisation moderne*, éd. et trad. Olivier Barancy, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 1996.

ce dernier, sa gérontocratie – car, de fait, il s'agit bien de cela –, sa substitution d'un étatisme à la place du socialisme, sa conception exclusivement matérialiste du bonheur humain (accumulation des marchandises et État protecteur, au point d'aliéner toute originalité individuelle), son absence totale de préoccupation environnementale et d'amour de la nature.

Mais d'autres lecteurs, au contraire, sont enthousiastes comme son concitoyen Ebenezer Howard (1850-1928) qui publie en 1898 (année de la mort de Bellamy, atteint de tuberculose), *To-morrow: a Peaceful Path to Realm Reform*, réédité en 1902 après quelques modifications sous le titre plus explicite de *Garden-Cities of To-morrow*. Fils de boutiquier, employé de bureau à Londres de 15 à 21 ans, il part rejoindre un oncle fermier en Amérique, au Nebraska où, avec deux copains, ils achètent et cultivent 160 acres (pommes de terre, du maïs, des concombres…). À peine une petite année plus tard, il abandonne l'exploitation et se rend à Chicago, en reconstruction après le terrible incendie de 1871, où il exerce la sténographie et le journalisme. De retour à Londres en 1876, il travaille comme sténographe et améliore divers mécanismes en suggérant d'utiles innovations techniques, tout en introduisant la machine à écrire Remington. Lors d'un aller-retour en Amérique, il ramène *Looking Backward* et contribue avec ses propres deniers, paraît-il, à le faire éditer en Angleterre. Incontestablement ce livre va le marquer. Osborn note que

> ses deux hypothèses de base – à savoir que le progrès technique pourrait libérer l'homme des tâches dégradantes, et que les hommes ont en commun un besoin inné de coopération et d'égalité – furent l'essence même des vues optimistes de Howard, dans lesquelles il n'entrait ni ressentiment du prolétaire, ni d'amertume de classe, et aucune trace d'anti-urbanisme nostalgique, d'anti-industrialisme, ni de manie du « retour à la terre[13] ».

Il emprunte à *Equality* l'idée d'une association ville/campagne et à partir de là, imagine une « ceinture verte » entourant une nouvelle ville, où coopèrent des agriculteurs, installés sur place, et des travailleurs qui résident dans la cité-jardin, et se rendent par le train électrique à la grande ville d'à-côté pour travailler. L'association de plusieurs cités-jardins constitue la Cité sociale. Lewis Mumford reconnaît qu'Howard n'est pas un théoricien, néanmoins il ajoute à Bellamy, d'autres références contemporaines l'ayant marqué : l'économiste Alfred Marshall (1842-1924), le réformateur Henry George (1839-1897), auteur de *Progress and Powerty* dans lequel figurent la nationalisation du sol et l'impôt unique, et le géographe anarchiste russe, Piotr Kropotkine (1842-1921), exilé à Londres, auteur de *Fields, Factories and Workshops* (1899, traduction française, *Champs, usines et ateliers*, en 1910), dans lequel les habitations sont disséminées dans la campagne verdoyante préservée. Aux États-Unis, Howard a visité plusieurs réalisations d'Olmsted, la ville-parc d'Adélaïde en Australie, Port Sunlight et Bournville en Grande-Bretagne, aussi est-il familier des « villes-campagnes » qu'il dotera du nom de *garden city*, ayant hésité avec « unionville » et « Philadelphia Rurisville », sans savoir qu'une *garden city* existait à Long Island, dès 1869.

L'objectif de l'auteur n'est pas urbanistique, mais politique. En effet, à l'heure d'un exode rural massif et d'un accroissement démesuré de la population des villes – vivant souvent dans des conditions innommables, que la presse, les philanthropes et les associations caritatives et militantes ne cessent alors de dénoncer –, il est indispensable de se demander « Que faire ? ». La réponse qu'Ebenezer Howard apporte échappe à la vieille opposition entre la ville et la campagne et préconise leur fusion, car « la société

[13] F. J. Osborn, « Préface » dans Ebenezer Howard, *Les Cités-jardins de demain*, trad. Th. Elziere et I. Engelmann, Paris, Dunod, 1969.

humaine, précise-t-il dans son introduction, et les beautés de la nature sont faites ensemble pour l'homme ». Plus loin, il explicite ses intentions :

> J'entreprendrai donc de montrer comment, dans la combinaison 'ville-campagne' on peut jouir des possibilités de vie sociales égales – que dis-je ! supérieures – à celles qu'offre une ville populeuse, tandis que les beautés de la nature environneront, baigneront chacun de ses habitants. Je montrerai comment des salaires plus élevés sont compatibles avec des loyers et des impôts réduits, comment d'abondantes possibilités d'emploi et de brillantes perspectives d'avenir peuvent être procurés à tous ; comment les conditions sanitaires les plus admirables peuvent être assurées ; comment on verra de belles demeures et de beaux jardins ; comment les limites de la liberté pourront être reculées ; tandis que les plus beaux résultats de la coordination et de la coopération seront recueillis par une population heureuse[14].

Attention, la cité-jardin se présente comme une ville entière, « totale » et « autonome » – pas une banlieue dortoir dépendante de la grande ville qui la domine –, avec des activités économiques et de nombreux équipements collectifs ! Son ouvrage est un guide pratique répondant à la question « Comment édifier une cité-jardin ? ». Des diagrammes explicatifs récapitulent les principaux ingrédients de la cité-jardin type. Sur un terrain de 2 400 hectares par exemple, la ville n'occupe qu'un sixième, elle peut être de forme circulaire et son centre est un jardin, sur lequel aboutissent les six principales avenues, qui délimitent les quartiers. Plusieurs couronnes successives, entourent ce cœur végétal : un Crystal-Palace – inspiré de celui construit par Joseph Paxton pour l'Exposition de Londres en 1851 – abrite les commerces et permet une déambulation à l'abri des intempéries, un autre anneau accueille les services administratifs, un autre (« la grande avenue », de 70 mètres de large) sépare les habitations des activités industrielles, enfin, un nouveau parc encercle la ville et à sa périphérie l'on trouve le chemin de fer (*Circle Railway*) et les exploitations agricoles. Ebenezer Howard indique le chiffre de 32 000 habitants – dont 2 000 paysans, pour la cité-jardin idéale, sachant qu'il prévoit des grappes de six cités-jardins reliées entre elles et à la cité centrale de 58 000 habitants. L'ensemble constituant la « Cité sociale ». Le sol relève de la propriété collective, il est source de revenus fonciers (les champs pour les agriculteurs et les parcelles pour les industries et les commerces…) et de dépenses (entretien des parcs, des jardins et de la voirie, remboursement des emprunts, investissements immobiliers – crèches, écoles, hôpitaux, salle de concert, cinéma, maison de retraite…). Pour que le sol disponible, à la différence de celui de la grande ville rare et coûteux, trouve des locataires, il est obligatoire que la cité-jardin soit efficacement reliée aux autres villes et régions, d'où le poids stratégique du chemin de fer dans le développement du projet. Le système économique et social repose sur la coopération – on retrouve là, à la fois le Bellamy de *Equality* et le Kropotkine de l'*Entraide* – et la responsabilité des associations de quartier. Son socialisme n'est pas du tout étatique, mais décentralisé, local. Ebenezer Howard s'intéresse aux techniques, il ne souhaite aucunement un « retour à la terre » qui ignorerait l'électricité, bien au contraire, il attend beaucoup du progrès, comme libération des hommes et des femmes en ce qui concerne, par exemple, les tâches épuisantes ou répétitives. Il conçoit sa « Cité sociale » comme un lieu de production de richesses techniquement avancé, offrant du travail à tous et permettant à chacun de se réaliser. Il veille à répondre par avance aux sarcasmes des uns et aux objections des autres sur la faisabilité de son projet, aussi son exposé est-il didactique, pratique, argumenté, persuasif. En 1899, avec une poignée d'amis, il fonde l'Association des Cités-Jardins et en 1903 une « Compagnie de Pionniers » voit le jour et acquiert, en plusieurs achats, 3 818 acres dans le Hertfordshire à 35 miles (50 km) de la capitale pour y construire Letchworth.

[14] Ebenezer Howard, *Les Cités-jardins de demain*, *op. cit.*

C'est là que va s'ouvrir le chantier de la première cité-jardin, selon les plans de Raymond Unwin (1863-1940) et de Barry Parker (1867-1951). En 1919, il achète un autre terrain, pour y édifier Welwyn, selon les directives d'un promoteur privé, cette fois-ci, Louis de Soissons (1890-1962). Après avoir vécu à Letchworth, il s'installera à Welwyn où il décèdera.

En 2015, Yves Cabannes et Philip Ross, qui a été maire de Letchworth, publient un manifeste pour le *21st Century Garden Cities of To-morrow*, montrant et démontrant, que malgré la privatisation sous Thatcher des parcelles résidentielles, les terrains agricoles coopératifs sont toujours entretenus et contribuent à la consommation alimentaire des habitants, certains sont loués ou mis en concession. Il y a des vergers (450 pommiers ont été plantés en 2010), des jardins ouvriers (270 en 2017), des jardins communautaires d'agrément, des potagers familiaux, une société horticole et un petit élevage de bovins, ainsi cette cité-jardin enrichit la biodiversité, participe au recyclage des déchets de la poubelle à la culture des céréales, réduisant d'autant l'usage des produits chimiques nocifs…Les cités-jardins ont été implantées dans de nombreux pays et esquissent des écocités encore à la recherche de leur philosophie et de leurs représentations…C'est à cette dynamique d'auto-construction d'alternatives urbaines qu'appellent Peter Hall et Colin Ward dans leur ouvrage, très bien documenté, *Sociable Cities, the legacy of Ebenezer Howard.*

La cité-jardin, au tournant des XIX^e^ et XX^e^ siècles, est contemporaine de l'Art Nouveau, de l'Art pour tous, de l'Art social, de l'Art du peuple, ces mouvements, souvent proches – j'en reconstitue la géohistoire dans « La ville comme œuvre d'art[15] » – trouvent dans la nature une source d'inspiration. Aux côtés des « groupes de pression » comme le Touring Club de France, la Société pour la protection des sites et paysages, l'Alliance d'Hygiène sociale, le Comité des Espaces Libres, etc., et leurs équivalents dans la plupart des pays d'Europe et aux États-Unis, c'est tout une esthétique naturaliste et paysagère qui se manifeste afin d'embellir les villes et leurs banlieues, mais aussi les campagnes qui ne doivent aucunement s'abandonner au productivisme. Les auteurs qui prennent la plume dans ce sens sont nombreux, l'on peut citer, pêle-mêle, Camillo Sitte, William Morris, Charles Buls, Patrick Geddes, Raymond Unwin, Georges Benoit-Lévy, Henri Cazalis, Gustave Kahn, Émile Magne, Émile Vandervelde, Robert de Souza, Jean-Claude-Nicolas Forestier et bien d'autres… Le Premier Congrès international des Villes qui se tient du 27 juillet au 2 août 1913 à Gand fait état de ces préoccupations esthétiques et environnementales avec les contributions d'Hugo Conwentz (« Les villes et la Nature »), de Charles Buls (« Faut-il préconiser l'isolement complet ou le dégagement partiel des grands édifices ? »), de M. P. de Vuyst (« L'Esthétique rurale »), etc. L'exposition qui l'accompagne est signée Patrick Geddes… La présence de la nature dans les villes est alors revendiquée et les campagnes environnantes ne sont plus subordonnées, mais associées à un nouveau mode de vie.

Comment ne pas évoquer, pour terminer cet exposé bien trop général, j'en ai conscience, Georges de Montenach (1862-1925) ? C'est un député « conservateur », partisan du cantonisme, catholique actif dans des instances internationales de l'Église, introducteur en Suisse du jardin ouvrier de l'abbé Lemire (1853-1928). Ce dernier est un député guesdiste qui a voté la loi de séparation de l'Église et de l'État en 1905 et a été longtemps maire de Hazebrouck, il a fondé en 1896 la Ligue française du Coin de Terre et du Foyer, c'est dire si Georges de Montenach est plutôt un esprit ouvert… Dans

[15] Thierry Paquot, « La ville comme œuvre d'art, 1890-1910 », *Figures de l'art*, n° 31 : « L'Art des villes », dir. Cécile Croce, Pau, Presses universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, 2016, p. 23-34.

La Fleur et la Ville (1906), il suggère de « mettre l'enfant à l'école de la nature[16] », de créer des jardins dans toutes écoles, de planter des arbres dans les cours d'école et aux alentours (il parle de « forêt scolaire ») et de favoriser les classes-promenades et les « jardins de vacances ». Il présente les cités-jardins comme « le premier germe d'une révolution pacifique de l'état social ». Il théorise la notion de « région urbaine » et prophétise l'exode urbain…C'est ce qu'il développera dans cet ouvrage au drôle de titre : *Pour le visage aimé de la Patrie*[17] *!* qui s'explique avec l'exergue de John Ruskin, « Le paysage est le visage aimé de la mère-patrie. » Tout le livre milite pour la beauté que chaque paysage recèle en lui, il approuve le « droit au paysage » de Robert de Souza et le complète avec la délimitation de « zones de beauté », protégées et intouchables ! Il dénonce l'uniformisation des sites avec les mêmes constructions, infrastructures, équipements, matériaux, volumétries, couleurs, toitures, etc., et appelle au respect des spécificités suisses, ce qui limite malheureusement son propos…

Revenons au titre de cette rencontre : « Cités-jardins, utopies littéraires et expérimentations sociales autour des villes végétales », et voyons ce qu'il exprime. Les cités-jardins qui ont été bâties un peu partout dans le monde (Australie, Japon, États-Unis, Canada, Pakistan, Hongrie, Tchécoslovaquie, Allemagne, Pays-Bas, Belgique, France, Suède, Norvège, Grande-Bretagne, Espagne, Italie…) lorsqu'elles n'ont pas été mal-entretenues, profondément réagencées ou grandement abîmées, ont été patrimonialisées, dans le meilleur des cas. Elles témoignent d'un habitat allié à la végétation, pour la plus grande satisfaction de leurs habitants et du monde vivant. Elles ne sont pas revendiquées comme « modèle » par les architectes écologistes alors qu'elles anticipent bien des préoccupations environnementales vertueuses. La cité-jardin possède des qualités d'habitabilité qu'il nous faut valoriser et adapter à notre époque et aux conditions éosystémiques de l'anthropocène. Elle n'a pas dit son dernier mot ! Les « utopies littéraires » sont devenues rares, elles ont laissé la place aux dystopies que la SF affectionne, avec le dérèglement climatique et son lot de catastrophes environnementales, d'altération de l'eau et de la terre et des saccages provoqués par le productivisme et l'extractivisme. Néanmoins, il me faut mentionner *Ecotopia* (1975) d'Ernest Callenbach (1920-2012), journaliste et critique de cinéma qui décrit une société alternative de grande qualité, une sorte d'utopie « positive », un des rares exemples. En effet, il est plus facile de lister les « utopies littéraires » ou cinématographiques qui relèvent de la catastrophe que celles qui donnent envie d'y vivre… Les expérimentations sociales zadent ici ou là, assez marginales, mais néanmoins novatrices et émancipatrices, soucieuses non seulement du vivant mais aussi de ses territoires et habitats qui l'exaltent. L'écoféminisme en représente l'adret… L'écologie perd du terrain partout où triomphe un nouveau populisme ou bien s'impose un autocrate en accord avec les multinationales obnubilées par leur taux de profit… Les situations écosystémiques s'aggravent et la littérature semble impuissante à contrer cette tendance que la technophilie encourage activement et aveuglément. Conclusion pessimiste diront certains ou certaines, en oubliant que le pessimiste est un optimiste bien informé…

[16] Georges de Montenach, *La Fleur et la Ville*, Lausanne, Payot, 1906.
[17] Id., *Pour le visage aimé de la Patrie !*, préface d'Édouard Rod, Lausanne, Th. Sack-Reymond éditeur, 1908.

Bibliographie

AUDA-ANDRÉ Valérie, « Idéologie et morphologie de la ville, le cas des cités-jardins d'Ebenezer Howard : *by Wisdom and design* », *Les imaginaires de la ville. Entre littérature et arts*, dir. Hélène Menegaldo et Gilles Menegaldo, Rennes, PUR, 2007, p. 53-63.

BELLAMY Edward, *Cent ans après ou l'an 2000* [1888], trad. Paul Rey, Paris, Dentu, 1991, réédition avec une introduction de Thierry Paquot, Gollion (CH) Infolio, 2008.

CABANNES Yves et ROSS Philip, « Letchworth, une cité-jardin qui soigne sa nourriture », trad. Martin Paquot, dans *Villes voraces et villes frugales. Agriculture urbaine et autonomie alimentaire*, dir. Gilles Fumey et Thierry Paquot, Paris, CNRS-éditions, 2020, p. 82-107.

CABANTOUS Alain (dir.), *Mythologies urbaines. Les villes entre histoire et imaginaire*, Rennes, PUR, 2004.

CABET Étienne, *Voyage en Icarie*, Paris, Au Bureau du Populaire, 1845.

CALLENBACH Ernest, *Écotopie*, trad. Christiane Thiollier, Paris, Stock, 1978.

CASE Frederick Ivor, *La Cité idéale dans* Travail *d'Émile Zola*, Toronto, University of Toronto Press, 1974.

DEBOUZY Marianne, *La Genèse de l'esprit de révolte dans le roman américain 1875-1915*, Paris, Minard, 1968.

DUPUIS Serge, *Robert Owen. Socialiste utopique 1771-1858*, Paris, Éditions du CNRS, 1991.

FOURN François, *Étienne Cabet ou le temps de l'utopie*, Paris, Vendémiaire, 2014.

FOURIER Charles, *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées* [1829], réédition, préface de Michel Butor, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque romantique »,1973.

HALL Peter et WARD Colin, *Sociable Cities, The Legacy of Ebenezer Howard*, Chichester, John Wiley & Sons, 1998.

HERMETET Anne-Rachel, *Les lieux du bonheur, approches littéraires*, Rennes, PUR, 2023.

HOWARD Ebenezer, *Les Cités-jardins de demain*, trad. Th. Elziere et I. Engelmann, présentation de Robert Auzelle, préface de F. J. Osborn, essai introductif de Lewis Mumford, Paris, Dunod, 1969.

MATHIS Charles-François (dir.), *La Ville végétale*, Ceyzérieu, Champs Vallon, 2017.

MERCIER Louis Sébastien, *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* (1771), réédition avec une introduction et des notes par Christophe Cave et Christine Marcandier-Colard, Paris, La Découverte, 1999.

MITTERAND Henri, « La révolte et l'utopie : de *Germinal* à *Travail* », dans *Le Discours du roman*, Paris, PUF, 1980, p. 150-163.

MOILIN Tony, *Paris en l'an 2000* [1869], réédition, présentation de Maurice Moissonnier, Lyon, Aléas, 1998.

MONTENACH Georges de, *L'Art et le peuple*, Fribourg, Fragnière frères, 1903.

—, *La Fleur et la Ville*, Lausanne, Payot, 1906.

—, *Pour le visage aimé de la Patrie !*, préface d'Édouard Rod, Lausanne, Th. Sack-Reymond éditeur, 1908.

—, « Paysages urbains ou les servitudes de la beauté », dans *Premier Congrès international pour la protection des paysages*, 1909, repris dans *Topophile*, 15 décembre 2021.

PAQUOT Thierry (dir.), *Le Familistère Godin à Guise. Habiter l'utopie*, Paris, Les Éditions de la Villette, 1982.

PAQUOT Thierry, « La ville comme œuvre d'art, 1890-1910 », *Figures de l'art*, nº 31 : « L'Art des villes », dir. Cécile Croce, Pau, Presses universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, 2016, p. 23-34.

—, *Utopies et utopistes*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2007, nouvelle édition revue et augmentée, 2018.

—, *Lettres à Thomas More sur son Utopie et celles qui nous manquent…*, Paris, La Découverte, 2016.

—, « La ville, un grand corps malade », *Topophile*, 14 mars 2021.

—, « Ebenezer Howard, 1850-1928 », dans *Les Faiseurs de villes*, textes rassemblés par Thierry Paquot, Gollion (CH), Infolio, 2010, p. 253-266.

—, *James Graham Ballard & le cauchemar consumériste*, Paris, Le Passager clandestin, 2021.

—, « Urbaphobie, urbaphilie et urbicide », *Constructif*, nº 63, 2022, p. 25-28.

TROUSSON Raymond, « Du millénarisme à la théorie du progrès : *L'An 2440* de Louis-Sébastien Mercier », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Française*, LX, 1982, p. 270-281.

—, « Sciences et religion en 2440 », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, nº 58, 2006, p. 89-105.

TROUVÉ-FINDING Susan, « La cité idéale de William Morris ou le rêve réalisé ? L'imaginaire de Londres dans *Nouvelles de nulle part* (1890) », *Les imaginaires de la ville. Entre littérature et arts*, dir. Hélène Menegaldo et Gilles Menegaldo, Rennes, PUR, 2007, p. 169-183.

ZOLA Émile *Travail*, Paris, Fasquelle, 1901, réédition, « Les Introuvables », préface de Thierry Paquot, Paris, L'Harmattan, 1993.